

Anna Maisonneuve
Sous la direction de Bernard Lafargue

Jury :
Bruce Bégout
Christophe Génin
Jacinto Lageira

Résumé de Thèse :

LES FORMES DU MERVEILLEUX EN ART CONTEMPORAIN

La conception de « merveilleux » assimile dans l'Antiquité et le Moyen Âge les faits tenant de la magie comme de la mécanique, ces deux disciplines étant alors mal différenciées. Toutes deux relèvent d'un seul et même univers, considéré comme un tout, appréhendé dans une unité. Cette vision du monde, qui mêle le naturel et le surnaturel, en vient à se modifier vers la fin du XVI^e siècle et surtout au XVII^e siècle. Influencés par les avancées de la science et l'évolution de la pensée religieuse, ces deux niveaux de l'existence vont peu à peu se dissocier jusqu'à s'exclure complètement, voire définitivement si on s'attache au rationalisme que les sociétés occidentales semblent prôner de manière définitive. L'époque contemporaine se construit sur un rapport au monde cherchant désespérément à disséquer toute chose selon les lois de la raison. Cet état des lieux, quelque peu simpliste, s'inscrit toutefois dans une dynamique fort peu nouvelle, qui renvoie à la notion de « désenchantement du monde ». L'expression, dont la paternité est attribuée à Max Weber, se définit par le recul des croyances religieuses ou magiques comme mode d'explication des phénomènes en faveur d'un rationalisme scientifique qui entraîne et accompagne une perte de sens du monde, dès lors qu'il peut être scientifiquement expliqué. En effet, une fois que tout est explicable, qu'une cause logique est attribuée à chaque phénomène, le sens caché des choses n'est plus sujet à exploration. Cette condition n'est pas sans conséquence. « La mort de Dieu » a également achevé celle du monde intelligible. L'homme, libéré des grands récits, délivré de la superstition et des déités peuplant son esprit fertile, s'est asservi à une autre autorité, celle de la raison, qui peut s'avérer tout aussi despotique. La césure dissociant l'être et le monde s'est renforcée, comblant cet interstice vacant de néant et de vide : vide de sens, vide de valeur. Cette « ère du vide » théorisée par Gilles Lipovetsky, en voici les incidences : « Lorsque l'homme individuel et collectif n'est plus au fondement de toutes choses, lorsqu'il ne saisit plus de signification humaine et vivante à ses productions, à ses rapports aux autres hommes

et à leurs œuvres, si modestes soient-elles, lorsqu'il en vient à avoir honte de ses origines, de sa et de la nature, lorsque les soi-disant conditions économiques et techniques l'éliminent de partout, alors il vit dans une société et une culture qui le désenchangent et qui se nourrissent de son désenchantement. »¹

Selon cette donne, condensée, schématique et désabusée, il paraît aventureux de détacher quelques formes et manifestations que ce soit d'un merveilleux en art actuel sans sombrer dans le plus pur des anachronismes. Est-il possible de désamorcer l'évidence sans opérer une pirouette bivalente ?

Historiquement, si l'on effleure succinctement l'histoire de l'art occidental de ces derniers siècles, il n'y a guère que les romantiques et les surréalistes qui aient clairement consenti à employer un tel vocable. Plus encore, le « merveilleux » était en quelque sorte leur fer de lance, l'ingrédient ultime capable d'accompagner et d'accomplir une quête collective, dont la visée constante était d'échapper à l'étroitesse rationaliste. Une étroitesse rationaliste, alors affectée, conspuée et invalidée par un contexte : celui de la modernité pour les uns, celui de la Première Guerre mondiale pour les autres, qui venait tout juste de s'achever. Au regard du nombre d'ouvrages et d'expositions qui prennent pourtant pour thème le réenchantement et le merveilleux depuis plus de deux décennies, il est tentant, il est vrai, d'avancer l'hypothèse du contreponds contextuel. En période de désillusions, le merveilleux composerait une échappatoire honnête, une sorte de compensation élémentaire, permettant de rééquilibrer la balance. Les formes du merveilleux en art actuel permettraient-elles ainsi de réenchanter le monde ? Plus précisément, seraient-elles en mesure de réduire cette césure dissociant l'être et le monde ? Dans une société toute déterminée par la prédominance de la raison, une raison dont on ne saurait plus s'affranchir complètement, dans quels territoires la merveille peut-elle encore s'immiscer ? Quelles formes est-elle susceptible d'arborer ?

¹ Serge Moscovici, « Le réenchantement du monde », in *Au-delà de la crise*, sous la direction d'Alain Touraine, Paris, Seuil, 1976, p. 140.